A. MALBLANC

JEANNE D'ARC



Odobreno rješenjem Ministarstva prosvjete IV br. 9120 od 17 juna 1938

ST. KUGLI / ZAGREB

Br. 2618

JEANNE D'ARC

PAR

A. MALBLANC
LICENCIÉ ÈS LETTRES

Orné de 12 Gravures et 1 Croquis

Odobreno rješenjem Ministarstva prosvjete IV br. 9120 od 17 juna 1938

ST. KUGLI, ZAGREB, ILICA 30
KNJIŽARA JUGOSLAVENSKE AKADEMIJE I KRALJEVSKOG SVEUČILIŠTA

I.

En l'an 1428, la guerre, une guerre qui avait dévasté et épuisé tout le pays, durait en France depuis plus de 80 ans. Les rois d'Angleterre, qui croyaient avoir des droits sur la couronne, la disputaient à la dynastie nationale des Valois. Ils avaient remporté de grands succès, et, à l'époque dont nous parlons, ils possédaient la majeure partie du royaume. Le dernier représentant de la branche des Valois, un jeune prince, nommé le Dauphin Charles, avait été chassé de Paris, et n'avait pu se faire sacrer roi à Reims. Il s'était réfugié au Sud de la Loire. On s'imagine combien, dans un pays ruiné, menacé d'une suprême attaque des Anglais, la situation du malheureux prince était précaire!

Or, au Nord-Est de la France, sur les marches de Lorraine, il y avait un petit coin de pays isolé qui tenait bravement pour le Dauphin. Ce coin de pays, c'était Vaucouleurs et sa châtellenie. Un jour du mois de Mai 1428, Sire Robert de Baudricourt, le rude capitaine qui commandait la place de Vaucouleurs, reçut une bien singulière visite. Il était dans sa salle d'armes, avec ses gens, quand on introduisit auprès de lui une fille des champs d'environ 16 ou 17 ans, pauvrement vêtue, mais robuste et bien faite, au visage gracieux et aux yeux clairs. Elle alla droit au capitaine et, sans crainte, lui dit: «Le Roi des Cieux m'envoie vers vous, Messire; annoncez à notre Sire Dauphin qu'il ne doit pas attaquer maintenant ses ennemis, car le Seigneur lui enverra de l'aide avant la Mi-Carême.»

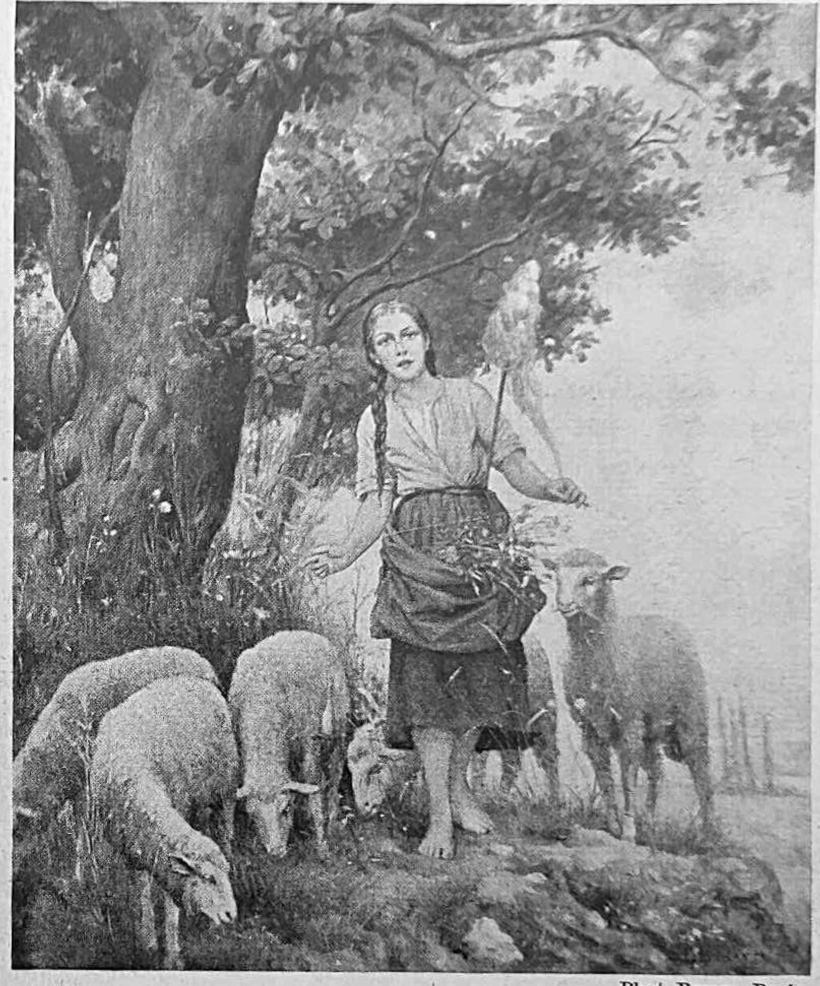
Envoyée du Ciel, cette paysanne en robe rapiécée! Le capitaine éclata de rire: «Allons, fit-il au paysan qui accompagnait la jeune fille et qu'elle appelait son oncle, qu'on ramène avec quelques bons soufflets cette fille à son père.»

Le capitaine avait eu tort de se moquer; cette fille des champs, tout étrange qu'elle lui parût, n'était point folle. Jeanne d'Arc, c'était son nom, était de bonne famille paysanne et habitait Domremy, un village de la châtellenie de Vaucouleurs, situé sur la Meuse. Elle avait appris de sa pieuse mère le Pater, l'Avé Maria et le Credo et, quand les cloches du soir sonnaient au loin l'Angélus, Jeanne s'agenouillait et disait ses prières. Comme chacun en ce temps-là, elle savait l'histoire de la vie, des souffrances et de la mort de Notre Seigneur. Elle savait aussi les belles légendes des Saints et des Saintes, ne doutait pas que ceux-ci pussent intervenir dans la vie de chaque jour et y faire des miracles.

A Domremy existaient, comme partout dans le pays, de vieilles coutumes populaires qui remontaient aux époques païennes. Non loin du village, il y avait une source, la Fontaine aux Groseilliers, et, tout à côté, un vieux hêtre que l'on appelait l'Arbre des Fées ou le Beau Mai. C'était là que, le dimanche de Lætare, la jeunesse de Domremy se rassemblait. Jeunes filles et jeunes gens y faisaient ce qu'ils appelaient «leurs fontaines». Ils décoraient le vieux hêtre de guirlandes de fleurs, buvaient l'eau de la source, dansaient sur l'herbe, y mangeaient, au milieu des rires et des chansons, les provisions qu'ils avaient apportées.

Leurs ancêtres avaient cru aux fées qui habitaient l'arbre et la source. Il ne manquait pas de gens pour croire encore que les malades pouvaient guérir de leur fièvre en allant boire l'eau de la fontaine et se promener sous le hêtre.

Jeanne menait la vie d'une petite paysanne. Elle aidait aux travaux du ménage, allait aux champs; elle cousait et filait, et, la quenouille à la main, gardait le bétail dans les prés communaux. Cependant elle était tout autre que ses camarades. Celles-ci étaient encore des enfants qui ne pensaient qu'aux jeux, aux bons tours à faire, aux banalités de la vie journalière. Jeanne se plaisait dans la solitude, elle pensait et repensait à des choses qui n'occupent guère l'esprit des enfants. D'un ton soucieux les grandes personnes s'entretenaient souvent de la guerre et de la grande détresse



Phot. Braun, Paris.

Jeanne menait la vie d'une petite paysanne.

Tableau de Lematte.

du pays, c'est à cela que Jeanne pensait toujours. Cette détresse, certes, ses frères et sœurs, ses petites amies la connaissaient, mais elle, elle ne pouvait en détacher son esprit. D'où venaient cette guerre et cette misère? Le Bon Dieu ne pouvait les approuver!

Domremy était sur la grande route qui mène de la Bourgogne aux Flandres. Les moines mendiants qui parcouraient le pays, savaient les nouvelles du monde entier et, vivantes gazettes, les répandaient partout où ils passaient.

C'est ainsi que Jeanne avait appris à connaître un peu de l'histoire de son pays, elle avait entendu parler de quelques grands rois qui avaient vécu autrefois, mais c'était surtout les événements récents qui retenaient son attention. On parlait encore de la bataille d'Azincourt là-bas, dans le Nord, où les chevaliers français s'étaient fait battre honteusement par les archers anglais. Les Anglais avaient ensuite occupé Rouen et toute la Normandie, Paris, la grande ville, et tout le Nord de la France. Ils tenaient aussi Bordeaux et sa province. Ils avaient enfin pour allié le puissant duc de Bourgogne qui voulait venger son père, égorgé par les amis du Dauphin.

Pauvre Dauphin! Son père Charles VI était mort fou et sa mère, une méchante femme qui le haïssait, ne l'avait pas reconnu roi et avait livré le pays à son rival Henri V, roi d'Angleterre!

Une partie du pays, certes, était restée fidèle à l'héritier du Royaume, et parmi ces fidèles se trouvaient les gens de Vaucouleurs et de Domremy. Mais, tout à côté de Domremy, les gens de Massey étaient Bourguignons. La petite Jeanne avait sous les yeux la lamentable image du pays déchiré. Quand les gars de Domremy rencontraient ceux de Massey, c'était un échange d'injures, de coups, et il y avait souvent des têtes ensanglantées. Lors de ces batailles entre petits Bourguignons et petits Armagnacs (c'était le nom donné aux partisans du Dauphin) le cœur de Jeanne battait bien fort. C'était une fille, elle ne pouvait prendre part à la lutte, mais comme elle souhaitait passionnément la victoire de ceux de Domremy et la défaite de ceux de Massey!

Mais combien plus profondément, plus douloureusement l'impressionnaient les images de la guerre entre les grands Armagnacs et les grands Bourguignons, de cette affreuse guerre civile qui dévastait le pays en même temps que la guerre étrangère! Quel n'était pas le malheur des humbles sans cesse menacés dans leur vie et dans leurs biens et dont la dernière ressource était de se faire eux-mêmes soldats! Jeanne avait entendu le tintement sinistre de la cloche

d'alarme; à l'approche des soldats ou des brigands — c'était tout un — elle avait vu les paysans se sauver avec leur bétail au fond des bois ou se réfugier dans quelque lieu fortifié; quand ils revenaient dans leur village, quel spectacle! Ils trouvaient leurs récoltes ravagées, leurs maisons brûlées, leurs moulins détruits. Dans les campagnes les brigands étaient les maîtres, dans les forêts c'étaient les loups.

L'âme ardente de Jeanne ressentait, plus qu'on ne saurait dire, la «Grande Pitié du Royaume de France». Il y avait dans son cœur une immense souffrance: pourquoi les Français ne jouissaient-ils pas en paix du pays que le Bon Dieu leur avait donné? Que venaient y faire ces étrangers, ces Goddams, ces Anglais? Pourquoi surtout cette guerre entre frères? Pourquoi les Français n'obéissaient-ils pas tous au «gentil Dauphin» que Dieu leur avait donné pour roi? Et c'est ainsi que dans le cœur de cette petite paysanne grandissait un sentiment qu'elle n'eût su peut-être nommer, mais qui allait l'illuminer et la posséder tout entière, l'amour de sa patrie. Dans sa simplicité, elle ne savait rien de la grande politique de ce monde, mais elle trouva la politique qui seule pouvait sauver la France: la France appartient aux Français, et les Français n'obéissent qu'au roi de chez eux.

La France était devant un abîme, Jeanne d'Arc la sauva. Comment la petite bergère ignorante put-elle réaliser ce miracle? Car ce fut réellement un miracle, un miracle si grand que les hommes reviennent sans cesse à cette histoire du salut d'un peuple par une héroïque jeune fille. Si Jeanne d'Arc put accomplir cette œuvre, c'est que, comme tous les grands hommes, elle possédait une foi ferme comme le roc. «Il le faut, il le faut, Dieu le veut, tu le peux donc.» C'était son intime et profonde conviction d'être l'envoyée de Dieu. Ses voix lui répétaient sans cesse: «Va, va, fille de Dieu, je serai à ton aide, va»; car Dieu lui avait fait connaître ses volontés par des visions et des voix.

Un jour, qu'âgée de treize ans, Jeanne jeûnait, elle



Phot. Giraudon, Paris.

L'attention aux voix.
Statue de Lefœuvre.

entendit vers midi une voix dans le jardin de son père. Cette voix venait du côté de l'église et elle était accompagnée d'une grande lumière. Elle recommandait à Jeanne de «bien se conduire». Jeanne fut très effrayée, mais toujours la voix — et d'autres avec elle — se faisait entendre, lui parlant avec bonté et lui donnant des ordres. Dans les campagnes on avait alors en vénération toute particulière Saint Michel, Sainte Catherine et Sainte Marguerite, on voyait leurs images dans toutes les églises et on ne tarissait pas sur leurs miracles. Bientôt Jeanne fut certaine que ses voix ne pouvaient venir que de ces Saints. Dieu lui parlait par leur bouche et elle en fut profondément ébranlée. Elle avait toujours été pieuse, mais désormais elle ne pensa plus qu'à Dieu, aux Saints et à mener elle-même une vie sainte. Elle entendait chaque jour la messe à l'église, prosternée sur le sol, toute plongée dans ses prières. Elle ne fréquentait plus guère ses petites amies ou, quand elle les voyait, c'était pour leur dire des choses qu'elles ne comprenaient point. Les autres enfants du village se moquaient de Jeanne. Son père ne la comprenait pas davantage, et comment le bon Jacques d'Arc aurait-il pu comprendre sa fille, si celle-ci lui avait déclaré qu'elle devait aller trouver le capitaine qui commandait à Vaucouleurs et lui transmettre un ordre venu du Ciel?

Elle ne s'adressa donc pas à son père mais à un de ses oncles, Durand Lassart, qui habitait non loin de Vaucouleurs. L'oncle Durand l'amena un jour à Baudricourt: nous avons vu comment le capitaine l'accueillit. Toute autre, moins sûre de sa mission, en eût été découragée pour jamais. Jeanne ne se découragea pas: qu'avait-elle à craindre des hommes? Avec la même simplicité, avec la même assurance elle revint sans cesse se présenter à Baudricourt. Sa constance finit par toucher deux compagnons du capitaine, un noble lorrain, Bertrand de Poulengy, et un écuyer, Jean de Novelompont ou de Metz. Le peuple commençait à parler d'elle. Peut-être était-ce la Pucelle, qui, d'après une prophétie très répandue, devait sauver le pays? Une femme, disait cette prophétie, a perdu la France, une jeune vierge des marches de Lorraine la sauvera. La femme qui l'avait perdue était la méchante Isabeau, la mère du roi; la vierge, ne serait-ce pas Jeanne?

Le danger se faisait de plus en plus pressant. Orléans, porte du pays resté fidèle au roi, était assiégé par les Anglais et menacé d'être pris. Dans leur anxiété, les fidèles du Dauphin ne pouvaient négliger aucun moyen de sauver le royaume. «Pourquoi, pensaient ceux de Vaucouleurs, ne pas faire l'essai de l'aide surnaturelle qu'offre Jeanne?»

Pressé par son entourage, Baudricourt lui-même se prit à réfléchir. Il se renseigna sur Jeanne et apprit que la jeune fille était en effet des plus extraordinaires. Mais le diable, aussi bien que Dieu, pouvait avoir la main en cette affaire, le diable qui faisait tant de victimes, qui s'insinuait dans le cœur de tant de femmes et de jeunes filles. Baudricourt fit examiner Jeanne par un ecclésiastique. Celui-ci constata qu'il fallait mettre le diable hors de cause. Jeanne était une honnête et pieuse fille. Mais vraiment ce que Jeanne demandait dépassait l'entendement du brave capitaine. Cette bergerette n'affirmait-elle pas maintenant qu'elle avait mission de chasser les Anglais hors du royaume, qu'il lui fallait aller trouver elle-même le Dauphin et, après avoir fait lever le siège d'Orléans, le conduire à Reims pour l'y faire sacrer! Dans son embarras le commandant de Vaucouleurs prit le parti le plus simple et, certes, le meil-



Le départ de Vaucouleurs.
Peinture murale de Lenepveu.

leur, qui était de relater l'affaire à son royal seigneur. La réponse ne tarda pas: Baudricourt reçut l'ordre d'envoyer Jeanne à Chinon où se tenait le Dauphin.

Jeanne avait gagné sa première victoire. Le monde s'ouvrait devant la fille des champs. Elle n'en conçut ni orgueil, ni crainte; elle ne pensait qu'au succès de sa mission et savait qu'elle n'était que l'instrument d'une volonté plus haute. On lui donna un cheval et une épée. Elle prit des habits d'homme, se fit couper les cheveux à la manière des pages. Elle se mit en route avec six compagnons seulement. De Poulengy et Jean de Metz, à ses côtés, conduisaient la petite troupe. Ayant voyagé de nuit et par des chemins de traverse, car il fallait éviter les bandes pillardes sur les grandes routes, elle arriva sans encombre à Chinon.

Jeanne d'Arc était entrée dans l'histoire.

II.

Chinon est situé sur la Vienne, tout près de la Loire, dans ce riant pays de Touraine que l'on appelle le Jardin de la France. La vie y était douce et facile, et le Dauphin, d'un naturel indolent, s'y plaisait. Il y tenait sa cour, à l'abri

de la guerre, dans un château dont il reste encore une grosse tour. Un soir de Mars de l'année 1429, dans la grande salle du château aux poutres peintes de vives couleurs et éclairée de plus de cinquante torches, toute la cour était rassemblée. Il y avait là, pêle-mêle, plusieurs centaines de personnes, chevaliers recouverts de brillantes armures, clercs et prélats, hauts fonctionnaires habillés de fourrures, de satin et de drap d'or, tous vêtus à la mode du temps, car même en ces tristes temps, il y avait une mode. Les seigneurs, chaussés de souliers à longues pointes recourbées, avaient sur leur tête leur «chaperon» qu'ils ne quittaient pas, même à table; les dames portaient le bonnet en forme de long cornet pointu, appelé «hennin». On ne distinguait pas le roi, mêlé à la foule des courtisans.

Subitement, les portes de la salle s'ouvrirent toutes larges, et Jeanne parut, introduite dans cette brillante assemblée par un grand seigneur. C'était à elle, en effet, que Charles donnait audience. L'on pense si la venue de l'étrange jeune fille avait excité les curiosités et si tous les yeux se fixèrent aussitôt sur elle!

Jeanne portait avec aisance ses habits d'homme et avait, comme chacun, son chaperon sur la tête. Ni la brillante assemblée dans la grande salle, ni les torches flamboyantes, ni la présence royale ne semblaient l'intimider. Humble, simple, mais sûre d'elle-même, elle s'avança à travers la foule, qui s'ouvrit pour lui faire passage, et vint droit au roi. Elle ôta son chaperon, fit une révérence à la mode des paysannes de chez elle, et dit:

«Gentil Dauphin, je m'appelle Jeanne la Pucelle. Le Roi des Cieux m'envoie pour vous faire savoir que vous serez sacré et couronné à Reims. Vous serez le Lieutenant du Roi des Cieux, qui est le Roi de France.»

Le roi la prit à part, s'entretint amicalement avec elle, puis il la congédia en lui assignant dans son château un gîte honorable. A vrai dire, ce roi bien-aimé avait bien laide mine. Blême, maigre, avec ses traits grossiers, son nez gros et long, ses jambes sèches et tortues, il n'avait rien de la figure idéale d'un roi. Grandi au milieu de la misère du pays, accueilli par les uns, repoussé par les

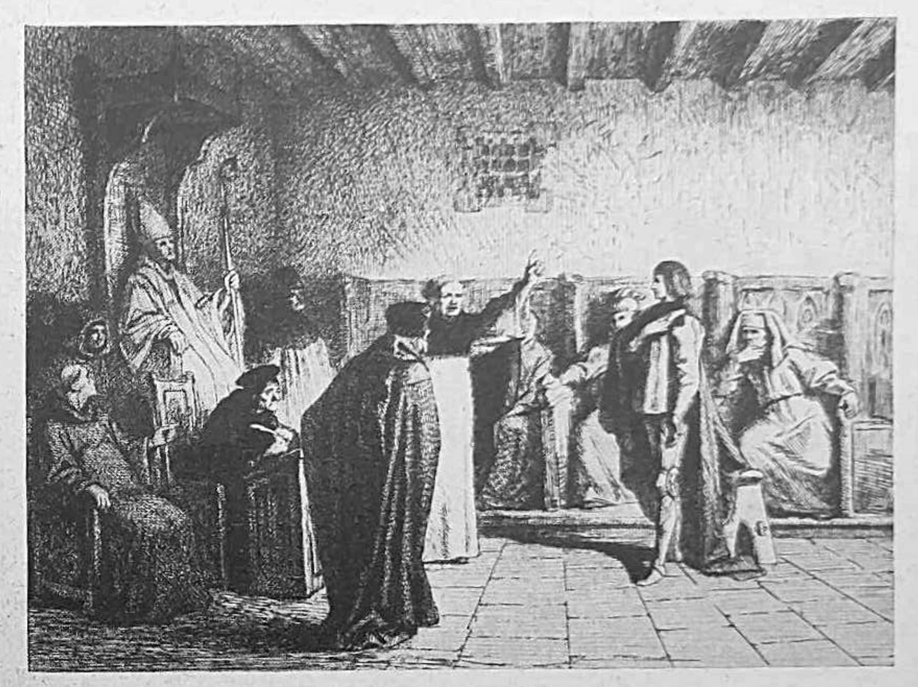
autres, il était peureux et souffreteux, méfiant et maussade. Criblé de dettes, il avait toujours été sous la dépendance des grands seigneurs. Au temps de Jeanne deux le dominaient, Regnault de Chartres, archevêque de Reims, chancelier du Royaume, et surtout La Trémoïlle, personnage gros comme un tonneau, mais riche comme Crésus, qui, contre fiefs et châteaux en gages, faisait des avances d'argent à ce maître dont la bourse était toujours plate.

Le roi n'entreprenait d'ailleurs rien d'important sans consulter son conseil, et, dans l'affaire de Jeanne, il n'y manqua pas.

Le conseil ne manifesta ni enthousiasme, ni chaleur. Jeanne, c'était la guerre jusqu'au bout — or, le trésor était vide, la guerre coûtait cher et ne rapportait rien. La pensée qui soutenait Jeanne, «la France aux Français», restait encore étrangère aux conseillers du roi. C'étaient des seigneurs, et, comme tels, un fossé profond les séparait du peuple; à certains égards, ils se sentaient plus près des seigneurs anglais, car tous les seigneurs étaient de même condition, de même mentalité. L'esprit féodal comprimait chez eux l'esprit national.

Il y avait, dans le cas de Jeanne, une autre difficulté, la même qui avait causé à Baudricourt tant de cassements de tête. Jeanne pouvait aussi bien être l'instrument du diable que celui de Dieu. Il y avait tant d'exemples de l'un ou de l'autre. Voilà ce qu'il fallait éclaircir tout d'abord. L'on décida d'envoyer Jeanne à Tours. Les théologiens de l'Université devaient constater si le Malin ne voulait pas, par le moyen de Jeanne, égarer le roi et son conseil. Toute une assemblée d'ecclésiastiques, un vrai concile, évêques et docteurs en théologie, docteurs en droit civil et droit canon, en tout une vingtaine de savants clercs, furent préposés à cet examen. L'interrogatoire ne dura pas moins de six semaines. Vraiment, la vénérable commission s'acquitta à fond de sa tâche.

Finalement les enquêteurs ne trouvèrent en Jeanne que «tout bien, humilité, virginité, dévotion, honnêteté, simplesse». Le roi, déclarèrent-ils, pouvait donc se fier à elle et



Jeanne devant les théologiens.
Gravure de Flameng.

tenter de faire ce qu'elle proposait. Cette formule, tout en rendant justice à Jeanne, était cependant fort prudente, ne signifiant nullement que le roi et son conseil devaient la suivre aveuglément.

Les lenteurs de l'interrogatoire avaient mis la patience de Jeanne à une rude épreuve. Faut-il s'étonner que cette vertu ait parfois manqué à la brave jeune fille ? Un jour qu'un théologien, qui était Limousin et avait un fort accent de terroir, lui demandait de quelle langue se servaient ses voix, elle répondit avec vivacité: «D'une meilleure que la vôtre».

Jeanne parlait souvent de ses voix, mais elle ne passait pas son temps à attendre l'inspiration d'En-Haut. Au contraire, elle était toute activité, toute énergie. Elle avait en horreur les discussions et les palabres. Concevoir et exécuter, c'était pour elle tout un, toujours elle allait droit à l'essentiel et, volontiers, elle eût pris pour devise «Aide-toi, le ciel t'aidera». Elle communiquait autour d'elle le feu et la flamme dont elle brûlait. Vive et gaie, au surplus, prompte à la riposte, elle entraînait et charmait à la fois.

Si elle eut toujours contre elle les vieux, les timorés, les circonspects — le peuple, toujours sensible à un enthousiasme sincère et ardent, fut d'instinct pour elle, et aussi le furent les jeunes, qui préfèrent l'action aux paroles. Conquis de même dès l'abord, les soldats allaient bientôt admirer dans ce corps de vierge l'âme indomptable d'un héros.

III.

Le 29 avril de l'an 1429, tout Orléans est sur pieds. De bouche en bouche, une nouvelle a volé. «La Pucelle, la Pucelle de Lorraine s'approche! Elle nous amène un grand convoi, 400 têtes de bétail, 600 voitures de vivres et de munitions.» L'histoire de Jeanne était, en effet, déjà connue dans la ville, et les gens s'y racontaient, pleins d'espoir, sa merveilleuse venue, comment elle était allée trouver le roi, et lui avait dévoilé un secret qu'il était seul à connaître. La Pucelle, disait-on encore, était douée d'un pouvoir miraculeux. Revêtue, comme un chevalier, d'une armure, elle avait à ses côtés une épée éclatante que, d'après ses indications, on avait trouvée enfouie sous un autel et qu'elle appelait l'épée de Sainte Catherine. Elle vivait au milieu des soldats et s'exerçait avec eux. Mais, honnête et sainte fille, ajoutait la chronique, elle ne pouvait souffrir dans les camps les femmes de mauvaise vie, elle les chassait à grands coups du plat de son épée, et quand les soldats juraient, cela la mettait tout en colère!

Les Orléanais, persuadés que les Anglais ne peuvent rien contre la merveilleuse Pucelle, sortent en troupes à sa rencontre, car les bastilles dont les ennemis avaient entouré la ville, laissaient entre elles de larges espaces, permettant le passage. Les Anglais aussi connaissaient déjà l'histoire de Jeanne. Frappés de stupeur devant cette extraordinaire agitation, ils restent enfermés dans leurs bastilles et ne songent pas à intervenir, si bien que le convoi, conduit par Jeanne et arrivé à la tombée de la nuit, pénètre dans la ville sans coup férir, soldats et bourgeois pêle-mêle.

Alors ce fut la fabuleuse entrée. Jeanne s'avançait sous les torches, au milieu des rues pleines de gens gesticulants et criant «La voici, la voici!» Radieuse, elle montait avec



Jeanne d'Arc acclamée par le peuple.
Peinture murale de Lenepveu.

aisance son beau cheval blanc, et portait sans fatigue sa lourde armure. A sa gauche pendait la fameuse épée, de sa main droite, elle tenait fièrement son étendard, où étaient peints sur une face les visages du Sauveur et de deux anges, sur l'autre face l'inscription «Jésus Maria». Auprès de Jeanne chevauchait un grand seigneur, le Bâtard d'Orléans, puis quelques chevaliers, derrière ceux-ci ses frères, Pierre et Jean d'Arc, enfin des gens de guerre et des bourgeois.

De toutes les rues, de toutes les fenêtres, le peuple l'acclamait, ne se lassant pas de la regarder avec des yeux pleins de foi et d'amour. Heureux ceux qui pouvaient se presser vers elle, lui baiser la main ou le pied, toucher son cheval ou son étendard, comme de saintes reliques! C'était elle qui allait les délivrer de toutes leurs peines, de toutes leurs souffrances, de toutes leurs terreurs. Depuis deux cents jours déjà, les Goddams montaient la garde dans leurs bastilles, aux portes de la ville, attendant le jour où celle-ci serait leur. Ce jour-là, les gens d'Orléans savaient ce qui les attendrait. Famine, épidémie, massacre, incendie, ruine, tel était le sort des villes assiégées et prises. Comme ils bénissaient du fond de leur cœur la lumineuse apparition de cette jeune fille, qui, messagère de Dieu, venait les sauver des griffes des Anglais et les délivrer de tous leurs effrois!

Et Jeanne d'Arc les délivra. Elle remporta sa première victoire en prenant d'assaut la bastille de Saint-Loup, qui était la plus proche de la ville. On attendait un transport de troupes et de vivres venant du Sud. Pour détourner l'attention des Anglais, les chefs avaient décidé, sans en aviser Jeanne, une attaque sur la bastille, et l'attaque avait déjà commencé, quand Jeanne en fut informée. Elle réclama à grands cris son armure et son cheval, traversa la ville à bride abattue, suivie de quelques fidèles, pour prendre part au combat. L'attaque, menée fort mollement, avait été repoussée, et les troupes se trouvaient dispersées dans les champs devant la bastille quand Jeanne arriva.

A sa vue, une ardeur nouvelle s'empara des soldats. Elle les rassembla autour d'elle et les reconduisit à l'assaut. Elle se tint au bord du fossé, son étendard à la main, sans

souci des traits d'arbalète, et des balles de coulevrine, dont elle était la cible. Les soldats, enthousiasmés par son intrépidité, se précipitèrent sur les Anglais stupéfaits avec une telle furie qu'ils escaladèrent la bastille, chassèrent ses défenseurs, et l'incendièrent.

La prise de la bastille de Saint-Loup rompait le cercle des bastilles anglaises; le cours de la Loire au-dessus d'Orléans redevenait libre, mais surtout, la foi que le peuple et les soldats avaient en Jeanne, en était puissamment confirmée, l'esprit des troupes avait changé, elles ne pensaient plus qu'à attaquer!

Au Sud, il y avait une forte bastille, appelée «Les Tourelles» qui interceptait l'accès du pont sur la Loire. Cette bastille une fois prise, la ville retrouvait la liberté de ses



Phot. Hachette, Paris.

Jeanne à l'assaut des Tourelles.
Peinture murale de Lenepveu.

communications avec le centre du pays, et le siège devenait sans objet. La bastille fut emportée à son tour, et ce fut encore l'exemple entraînant de Jeanne qui assura le succès. Elle avait été la première à poser une grande échelle contre le mur de la forteresse. C'est alors qu'un vireton l'atteignit au-dessus du sein droit. On l'emporta à l'écart et on la pansa. C'était sa première blessure, elle souffrait beaucoup et se mit à pleurer. Mais, subitement, elle se reprit, pria et se confessa. Son ardeur lui revint tout entière. Surmontant ses souffrances, elle revêtit son armure, et, son étendard à la main, elle se rejeta dans la mêlée.

Les flèches sifflaient autour d'elle; près d'elle, les hommes tombaient, qu'importe! Dans ses yeux brillait la victoire, et sa main droite montrait le chemin de la délivrance. La bastille succomba. Au soir de cette journée décisive pour le Royaume, Jeanne d'Arc rentra victorieuse à Orléans, les cloches sonnaient à toute volée, les clercs et le peuple chantaient le «Te Deum laudamus», et les cris de «Noël, Noël» emplissaient la voûte céleste, pour en chasser les ombres de la nuit.

Neuf jours après l'arrivée de la Pucelle, il n'y avait plus un Anglais autour d'Orléans. Avait-il été besoin pour cela d'une grande science stratégique? Non point. Il avait suffi de l'énergie d'une simple jeune fille, mais d'une jeune fille qui croyait dur comme roc que Dieu était avec elle.

Il faut dire que tous les chefs n'avaient pas en elle la même foi que le peuple et les soldats. Ils tenaient — bien à tort — Jeanne pour ignorante des choses de la guerre, et l'éloignaient de leurs conseils, mais ils voyaient que le peuple avait en elle une confiance aveugle, et ils se servaient d'elle, comme d'un porte-bonheur. Cependant, si Orléans fut délivrée, ce fut bien parce que Jeanne entraîna les foules avec elle, et non parce que les chefs français étaient supérieurs aux chefs anglais.

IV.

Le grand succès politique et militaire que fut la délivrance d'Orléans, en amena d'autres à sa suite. Les Anglais tenaient encore plusieurs petites villes sur la Loire, la Charité



Phot. Giraudon, Paris.

Entrée de Jeanne d'Arc à Orléans.
Tableau de J. Scherrer.

et Jargeau en amont d'Orléans, et, en aval de cette ville, Meung et Beaugency. Ils en furent chassés et, de nouveau, la foi de Jeanne fut l'âme de l'entreprise, comme sa bravoure l'ouvrière de la victoire.

A l'assaut des murs de Jargeau, sa bannière à la main, elle montait à une échelle, quand une pierre lancée d'en-haut, l'atteignit et la renversa. On la croyait grièvement blessée. Elle se releva et cria aux siens: «Amis, sus, sus ... Messire a condamné les Anglais. A cette heure, ils sont nôtres. Ayez bon cœur!» Le mur fut pris d'assaut, les Français pénétrèrent dans la ville. Les Anglais s'enfuirent.

Toutes les grandes batailles de la guerre de Cent ans, Crécy, Poitiers, Azincourt, avaient été pour les Français d'écrasantes défaites. Pour la première fois, à Patay, ils furent victorieux en bataille rangée. Les Anglais y perdirent 4000 hommes, une grosse perte pour l'époque.

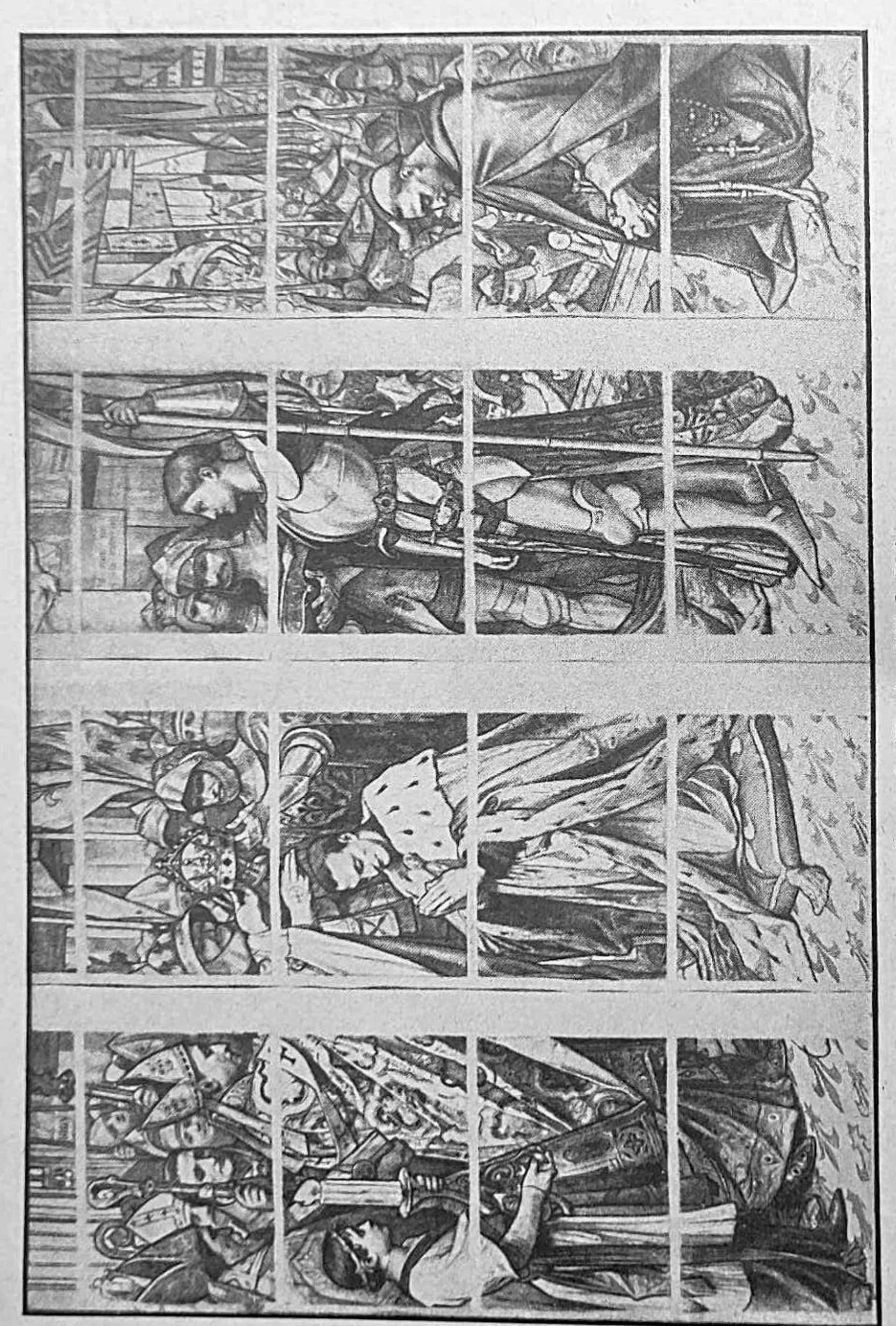
Depuis Orléans, la fortune souriait à la France. «Les temps, disent les chroniques, s'étaient changés de grand deuil en joie nouvelle.» La vague d'enthousiasme, soulevée par Jeanne, se prolongeait au loin. Le récit de ses exploits, courant de bouche en bouche à travers le pays, gagnait les Flandres, l'Allemagne, l'Italie, et une légende populaire se créait, ajoutait de nouveaux exploits à ses exploits véritables, ornait son histoire de toute une floraison de traits naïfs ou superstitieux. On la disait née dans la nuit de Noël. De blanches colombes se seraient posées sur elle, au milieu du combat; elle avait sans hésiter reconnu le roi à Chinon, quoiqu'elle ne l'eût jamais vu, et qu'il se fût déguisé et dissimulé avec intention parmi les gens de la cour ... et bien d'autres fictions de ce genre. A côté de cela naquit pour Jeanne d'Arc une vénération pieuse et profonde. On porta au cou son image comme celle d'une sainte miraculeuse. On dressa sa statue dans les chapelles et les églises; des messes furent dites pour elle, et il y eut une «Oraison de la Pucelle pour le Royaume de France».

Tant de popularité profitait au roi. Il le reconnut en élevant l'héroïne jusqu'à lui; il l'invitait parfois à sa table, où elle s'asseyait avec les plus grands seigneurs. Il lui faisait

des dons d'argent et ainsi elle put s'acheter une maison à Orléans. Il l'anoblit enfin et lui donna le nom de «Du Lys». Au milieu de toutes ces marques d'honneur, Jeanne resta ce qu'elle était, une brave, bonne et pieuse fille, et jamais un seul moment elle n'oublia sa mission. Toutefois, quelle que fût l'élévation de son caractère, un trait montre qu'elle était bien fille. Elle aimait à se vêtir selon son nouveau rang, à porter de brillantes armures, des costumes taillés dans des étoffes précieuses, des souliers à hautes semelles, des éperons, une épée, tout ce dont se pare un homme de qualité.

Le sacre du roi Charles VII, à Reims, fut l'apogée de la gloire de Jeanne. Pour amener à Reims son roi bien-aimé, elle avait déjoué les intrigues de la cour, entraîné les peureux, forcé par sa bonne grâce ou sa vaillance toutes les villes sur son chemin, Troyes, Châlons et Reims lui-même. Maintenant, ce jour tant attendu, mais dont aussi elle avait été si sûre, était là. Le 17 juillet 1429, dans la splendide cathédrale, le «Gentil Dauphin», revêtu du manteau du sacre, richement orné d'hermine, s'agenouilla et prêta le même serment que les rois, ses aïeux, avaient, à la même place, prêté avant lui. L'archevêque de Reims oignit son front de l'huile sainte, qu'un ange, selon la tradition, avait autrefois apporté du ciel dans la sainte ampoule, une ampoule qui ne devait jamais s'épuiser! Puis le prélat posa la couronne sur la tête du roi qu'entouraient douze pairs, six laïques et six ecclésiastiques. Au même moment éclata la fanfare des trompettes; des milliers de cris de «Noël, Noël!» s'élevèrent sous la haute voûte de la cathédrale, qui semblait vibrer tout entière de la joie bruyante du peuple. Puis tous les yeux se fixèrent sur celle à qui était dû ce triomphe, sur Jeanne qui, radieuse, se tenait debout auprès du roi, en armure de chevalier, recouverte d'une huque magnifique, son étendard à la main. Lorsque les rites du sacre furent accomplis, elle s'agenouilla devant l'oint du Seigneur, lui entoura les genoux de ses bras, et se mit à pleurer à chaudes larmes.

Selon l'ancienne coutume, il y eut dans la ville, après la



Sacre de Charles VII à Reims.
D'après un carton pour vitrail de Lionel Royer.

solennité, une grande fête populaire; en cet heureux jour de juillet, maints pots de vin se vidèrent, maints rôtis furent engloutis, et, tard encore, la nuit retentit des joyeux cris de «Noël, Noël!».

Maintenant, les Français le savaient, ils avaient un roi, un roi légitime, institué et sacré par Dieu, dont la tête ointe était désormais sous la protection divine. Charles n'était plus le Dauphin, Charles de Valois, chef des Armagnacs: il était Charles VII, roi de toute la France par la grâce de Dieu. Trois mois auparavant, personne n'aurait cru le couronnement possible; on eût tenu pour fou celui qui l'eût annoncé. Cependant, la bergerette lorraine, qui se tenait debout auprès du roi, l'avait prophétisé, et nombre de sages, qui avaient alors hoché la tête, pensaient maintenant aux mystères des voies de Dieu, et que nul ne peut se vanter de les connaître ou de les deviner!

Jeanne eut encore à Reims le grand bonheur de revoir son père. Il avait vu jadis, en songe, sa fille partir avec des soldats, et il avait juré, si la chose se réalisait, de la noyer de ses propres mains. Jeanne connaissait cette aversion, mais elle ne se laissa pas arrêter. Ne lui fallait-il pas obéir à Dieu avant d'obéir aux hommes, à son père et à sa mère? Et c'est sans prendre congé de ces derniers qu'elle avait répondu au saint appel. Maintenant qu'elle était là, auprès du roi, grande et glorieuse, Jacques d'Arc pouvait, à son tour, se convertir à sa fille. Le père et la fille se revirent donc, et s'expliquèrent; la fille eut la joie d'obtenir du roi l'exemption de l'impôt et de la redevance pour son village natal, qui avait eu fort à souffrir de la guerre.

V.

Reims marque le tournant du destin de Jeanne. Dans son inlassable énergie, elle voulait toujours aller de l'avant.

Si le roi l'avait suivie, il est vraisemblable qu'il eût repris Paris ou que les Anglais eussent été chassés de la Normandie. Tout paraissait aller si bien; les bonnes villes de France revenaient une à une à leur roi. Depuis que Jeanne

avait paru, les Anglais tremblaient de tous leurs membres. C'étaient par troupes entières qu'ils désertaient, pensant que le diable s'était logé dans la Pucelle. Le gouverneur de la France anglaise avait donné l'ordre aux capitaines de tous les ports d'arrêter les déserteurs et de les empêcher de s'embarquer pour l'Angleterre. Et en Angleterre, le gouvernement avait fait paraître un mandement royal «contre les capitaines et soldats se dérobant au service, terrifiés par les incantations de la Pucelle».

Brusquement, la fortune tourna.

Charles n'était pas homme à battre le fer pendant qu'il était chaud. L'argent lui manqua, il licencia l'armée, trop heureux de revenir sur la Loire. La guerre cessa pour un temps. Les diplomates reprirent leur jeu. Dans le conseil du roi, la politique de Bourgogne eut à nouveau le dessus. Le principal rival de Charles, le puissant et rusé Philippe de Bourgogne, manœuvra avec son habileté coutumière. Il avait un pied dans chaque parti, négociant avec les Anglais, négociant avec Charles, et les trompant tous les deux.

La brave et honnête Jeanne ne comprenait rien aux roueries de la politique. Sa politique à elle tenait en ces mots: «La paix, mais au bout de la lance. Plus d'Anglais en France, et en France un seul roi.» Charles n'eut pas l'énergie de soutenir Jeanne. Apparemment, il continua à l'honorer, mais la politique de Bourgogne prévalut. Jeanne, ardente et sensible comme elle l'était, en souffrit profondément, mais elle avait aussi une dure tête de paysanne, et elle ne pouvait renoncer à l'idée de sa mission. Elle fit entendre clairement son désaveu. Cela déplut aux grands seigneurs du conseil, qui, petit à petit, la mirent à l'écart.

Tout ce jeu diplomatique n'amena à rien. Les Anglais et les Bourguignons se préparèrent de nouveau à la guerre. La lutte recommença au printemps suivant. Jeanne, qui étouffait dans l'air de la cour, s'en arracha et reprit la guerre pour son propre compte. Beaucoup s'enrôlèrent sous sa bannière, car son nom avait un puissant attrait, mais elle ne pouvait qu'escarmoucher,



Prise de Jeanne devant Compiègne.
Peinture murale de Lenepveu.

sa troupe n'étant pas assez nombreuse pour livrer des combats décisifs.

De même qu'Orléans était la clef des pays du Sud de la Loire, il y avait, dans le Nord, une forteresse qui commandait les chemins de Paris et de l'Ile de France: Compiègne. Cette place, comme bien d'autres, était redevenue française après le sacre du roi. Le duc de Bourgogne la convoitait, et ses troupes la cernaient. Comme Jeanne avait vu l'importance d'Orléans, comme elle avait vu l'importance de l'expédition du sacre et de la marche sur Reims, elle voyait aussi que Compiègne était la clef de Paris. Cependant que le roi Charles, comprenant qu'il n'y avait plus rien à attendre de Philippe, armait à nouveau, Jeanne, de son propre chef, accourut sous Compiègne. Elle livra autour de la ville plusieurs petits combats, mais comme le cercle bourguignon se faisait, malgré ses efforts, plus étroit autour de la forteresse, elle s'y jeta avec ses soldats au secours de la garnison. Ce fut sa perte. Un jour qu'elle avait fait une sortie, le chemin de retour lui fut coupé. Elle fut entourée d'ennemis, l'un d'eux la saisit par sa longue huque, la fit tomber de cheval. Ses compagnons, peu nombreux, furent désarmés ou massacrés. Jeanne était aux mains des Bourguignons.

Les troupes qui l'avaient prise appartenaient à Jean de Luxembourg, vassal de Philippe. Jean de Luxembourg l'envoya dans son château de Beaulieu, puis dans celui de Beaurevoir en Cambrésis. Dans ce dernier il l'enferma sous bonne garde, dans une haute tour. Là, elle fut cependant traitée en noble prisonnière. L'épouse, la tante du seigneur venaient la voir et se montraient compatissantes. Elle put recevoir des visites, garder son secrétaire, dicter et recevoir des lettres.

Il semble qu'à ce moment Jeanne ne se considérait pas encore comme perdue. Sans doute espérait-elle que le roi paierait sa rançon ou que les capitaines français, ses compagnons, tenteraient un hardi coup de force et la délivreraient. Elle connaissait ce qui se passait sur le théâtre de la guerre, savait que Compiègne résistait énergiquement

aux assiégeants, mais elle apprit aussi que les Anglais, ses mortels ennemis, ne négligeaient rien pour se la faire livrer et qu'ils étaient bien près de réussir.

Son énergie était encore intacte; elle était toujours la jeune fille aux décisions hardies. Du regard, elle mesura la hauteur de la tour où elle était enfermée, 70 pieds au moins. Ses voix la mirent en garde. «Tu ne dois pas tenter Dieu.» Mais Jeanne, cette fois, n'obéit pas à ses voix. Elle se recommanda à Dieu, et fit le saut dans l'abîme. «Elle s'est tuée», crièrent les soldats de garde accourus au bruit de sa chute. Elle n'était qu'évanouie. Ce saut téméraire ne l'avait pas même blessée sérieusement. Mais à quoi lui avait-il servi? Elle n'avait pu s'enfuir.

Tout sombres qu'aient été pour la jeune fille débordante de vie et d'entrain ces jours de captivité à Beaurevoir, ils furent encore supportables, comparés à la vie misérable que Jeanne dut mener, lorsque, en novembre 1430, Jean de Luxembourg la vendit aux Anglais pour la somme de 10000 livres. C'était une somme énorme, qui eût suffi à payer la rançon d'un souverain. Et, de fait, aux yeux des Anglais, Jeanne était aussi précieuse qu'un roi. Ils avaient appris sa tentative de fuite, ils savaient qu'elle utiliserait à nouveau toute occasion de s'échapper, et ils redoutaient que des capitaines français ne tentassent de la délivrer. Aussi l'emmenèrent-ils là où ils la tiendraient plus sûrement, à Rouen, solide boulevard de leur puissance en France.

C'est là que nous trouvons Jeanne en l'hiver 1430, dans la tour d'un vieux château fort. Elle n'avait jamais pensé sans frissonner à la vengeance effroyable que les Anglais tireraient d'elle, si elle tombait en leurs mains. «Attends, attends, sorcière, si nous te prenons, nous te brûlerons vivante!» Combien de fois n'avait-elle pas entendu cette terrible menace, et d'autres semblables, lorsque, avant le combat, elle les avait sommés, assez naïvement d'ailleurs, de s'en retourner de bon gré chez eux. Maintenant, dans sa prison, ces menaces résonnaient à ses oreilles. Le monde entier l'avait abandonnée. Nul prêtre, nul compatriote ne la consolait. Cinq soldats anglais, rustres grossiers qui ne la

comprenaient pas, la gardaient jour et nuit, la bouche pleine de menaces et d'injures. Une lourde chaîne, scellée à une grosse poutre, ceignait sa taille; des fers enserraient ses pieds. Vraiment, il lui fallait toute sa vigueur juvénile, toute sa bonne santé de paysanne, toute la certitude de sa mission divine pour résister au désespoir.

Était-ce la vengeance seule qui poussait les Anglais? Il leur eût été facile de se débarrasser de Jeanne vite et en secret. Mais ce n'était pas assez pour eux. Ce n'est pas seulement sa personne qu'ils voulaient anéantir, c'était, s'ils le pouvaient, toute la grande œuvre de Jeanne. Il fallait, pour cela, prouver qu'elle était hérétique et sorcière. Alors il serait clair pour tous que le roi de France avait pris conseil d'une réprouvée, qu'il s'était fait couronner par une sorcière, bref, que ses succès étaient l'œuvre du diable. Alors la victoire reviendrait aux troupes anglaises.

Bien avant que Jean de Luxembourg n'eût livrée Jeanne aux Anglais, deux institutions très puissantes, l'Inquisition et l'Université de Paris, l'avaient réclamée. Qu'avaient ces redoutables puissances à s'occuper de l'humble fille du peuple? Les hauts théologiens de l'Université de Paris, les princes de l'Église chargés de veiller sur la pureté de la doctrine, avaient, dès l'origine, relevé dans les paroles de Jeanne plus d'un mot qui sentait le fagot, c'est-à-dire l'hérésie. Et c'est ainsi que se tendaient vers Jeanne, la pieuse et vaillante fille, les deux bras d'airain de la politique anglaise et de l'Inquisition. Ils l'enserrèrent comme un étau, pour broyer son corps, son nom, son œuvre, son souvenir. Un homme s'offrit pour instruire son procès et fut accepté, Pierre Cauchon, évêque de Beauvais. Cauchon était un habile diplomate, un personnage d'une grosse influence dans le monde et dans l'Église. Entièrement acquis aux Anglais et au duc de Bourgogne, il poursuivait Jeanne d'une rancune sans pitié. Il avait été chassé de Reims, sa ville natale, où il se trouvait lors de l'entrée des Français. Son évêché s'était ensuite soumis à Charles VII. Jamais il n'aurait dû être le juge de Jeanne, tant il avait contre elle de griefs et de haine!

VI.

Alors commença le martyre de Jeanne, une des plus grandes tragédies que connaisse l'histoire. L'étude des actes du procès ne peut que remplir notre âme d'étonnement et de vénération pour l'héroïque jeune fille. Il semble, en effet, que les héros ne nous apparaissent dans toute leur grandeur que lorsqu'ils ont donné leur vie pour leur mission et leur idéal.

Quelle inégalité de forces dans ce procès! Il ne faut pas croire que Jeanne ait été la victime d'une bande de coquins en habits ecclésiastiques et à la solde de l'Angleterre. Cauchon réunit, pour la juger, des prélats éminents d'une autorité reconnue. En tout, près de 300 ecclésiastiques siégèrent au procès. Aux interrogatoires assistaient trois ou quatre douzaines de théologiens. En face de ces savants, de ces puissants, qui s'acharnaient contre elle, Jeanne, la bergère, était seule. A toute leur science, à toute la subtilité de leurs pièges, elle n'opposa que son clair et solide bon sens, sa profonde et vraie piété. Elle demanda le secours de théologiens de son parti, on refusa; elle demanda que le procès fût renvoyé devant le Pape, on refusa; elle demanda d'être détenue dans une prison d'Église, où elle serait gardée par des femmes, on refusa. Elle était condamnée d'avance, condamnée par les Anglais, condamnée par des Français, leurs partisans.

Pendant des semaines et des semaines, chaque jour, trois ou quatre heures de suite, les ecclésiastiques l'interrogèrent, «l'examinèrent» avec acuité et minutie. Dans la lourde atmosphère de son sombre cachot, ses joues fraîches pâlirent, sa santé s'altéra, mais elle ne se rendit pas. De toute l'opiniâtreté de sa nature paysanne, de toute la certitude des martyrs, elle s'attacha à sa foi. On employa tour à tour les bonnes paroles, les promesses, les avertissements, les menaces violentes, tout vint se briser contre sa volonté d'acier que sa foi avait trempée. Sa résistance paraissait surhumaine, surnaturelle. On ne manquait pas, dans ce tribunal de l'Inquisition, de la croire l'œuvre de Satan.

Pour venir à bout de son entêtement, il restait un moyen: la torture, moyen cruel, mais qui pouvait peut-être sauver l'âme de l'hérétique à l'aide des souffrances corporelles. On en essaya tout au moins la menace. Cauchon fit traîner Jeanne dans la chambre de torture, les instruments furent étalés devant elle; deux bourreaux s'avancèrent à ses côtés, attendant les ordres de l'évêque. «Si vous m'arrachiez les membres, et si vous chassiez l'âme de mon corps, fit la jeune fille, je ne vous dirais pas autre chose, et si je disais autre chose, je clamerais ensuite que seule la force me l'a arraché.» Le tribunal délibéra et finalement renonça à la torture.

Il fallait cependant contraindre Jeanne à un aveu. Un beau jour, on la sortit de sa prison. On la hissa sur une charrette et, escortée d'une troupe de soldats, elle fut conduite au cimetière de Saint-Ouen. Une grande foule s'était rassemblée là, c'était jour de marché, et deux tribunes y étaient dressées. La sorcière endurcie allait être «prêchée» devant tout le peuple. Un prêtre monta sur une des tribunes.

Il s'éleva violemment contre Jeanne, la menaça d'être brûlée, si elle ne se soumettait à l'Église. Cauchon lut lentement un long acte d'accusation; des religieux essayèrent de la convaincre; le bourreau était tout près dans sa charrette. La foule devenait houleuse; des soldats anglais s'étaient rassemblés en troupes tout aux alentours; ils ne comprenaient rien à ces longs discours et à toute la cérémonie; tout le procès leur paraissait beaucoup trop long; ils grondaient, lançaient des injures aux prêtres, leur jetaient des pierres.

Au milieu de ce tumulte, dans un moment de grande détresse, Jeanne fit ce qu'on lui demandait: elle renia ses voix, convint que ses actes ne lui avaient pas été inspirés par des Saints. Elle était sauvée de la mort par le feu. Les Anglais, irrités, croyant déjà que leur proie allait leur échapper, se mirent à injurier Cauchon. Mais, reconduite dans sa prison, Jeanne eut grand regret de ce qu'elle avait fait. Lorsqu'on l'y visita, le lendemain, on la trouva en larmes. La douleur, les violents combats dont son âme

était agitée, se lisaient sur sa figure, et de ses lèvres tombèrent les vaillantes paroles, qui, elle le savait, allaient lui coûter la vie: «Et quand même, il est vrai que Dieu m'a envoyée!»

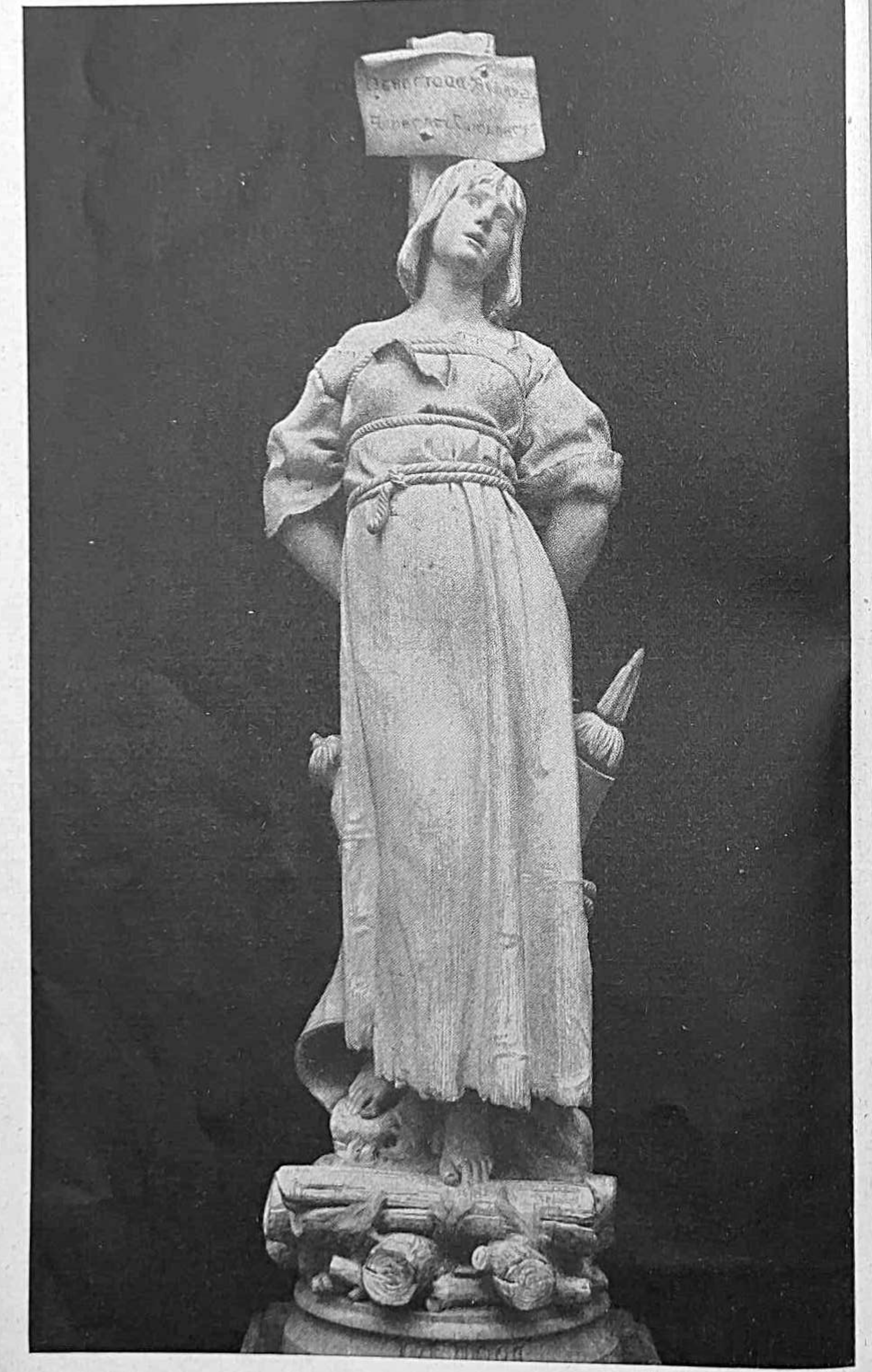
Du coup, elle devenait relapse et elle était condamnée. Ses juges français la livrèrent aux bourreaux anglais, sans comprendre l'opprobre qu'ils lui faisaient, à elle et à la France.

VII.

30 mai 1431. C'est le matin. La charrette du bourreau cahote et grince à travers les rues. Elle porte Jeanne à la place du Vieux Marché, où elle sera brûlée en public. Une troupe nombreuse de soldats l'escorte, une autre non moins nombreuse entoure la place. Derrière, en masse compacte, le peuple de Rouen. Les spectateurs se pressent aux fenêtres, envahissent les toits. La dernière heure de Jeanne est venue. Elle est hissée sur un échafaud, dressé tout près d'un tas de bûches et de fagots sur lequel a été fixé un poteau avec un écriteau, qui relate brièvement tous les péchés de la condamnée. Cauchon et ses aides sont assis, non loin, sur une tribune. Pour la dernière fois, un docteur en théologie s'adresse à Jeanne. Il a pris, pour thème de son sermon, ces paroles de la première Épître aux Corinthiens: «Si un membre souffre, tous les membres souffrent.»

Puis Cauchon lit le texte de l'arrêt du tribunal de l'Inquisition. «Relapse, hérétique, membre pourri dont nous voulons empêcher que l'infection ne se communique aux autres membres, tu dois être rejetée de l'unité de l'Église, arrachée de son corps, tu dois être livrée à la puissance séculière.»

Jeanne prie et recommande son âme à Dieu, à la Vierge, à tous les Saints du Paradis. Elle implore le pardon de ceux à qui elle aurait pu nuire: que tous prient pour le salut de son âme! Ensuite deux soldats la descendent de l'échafaud et la livrent au bourreau. On la coiffe d'un grand bonnet de papier sur lequel sont écrits les mots: *hérétique*,



Jeanne d'Arc. Musée du Luxembourg.
Statue de Cordonnier.

relapse, apostate, idolâtre. Voilà Jeanne, sur le bûcher. Elle supplie qu'on lui apporte une croix. Tandis qu'un soldat anglais s'empresse de lier deux petits morceaux de bois et de les lui tendre, un moine court chercher dans l'église voisine une grande croix, sur laquelle repose l'image du Crucifié. Il la dresse devant elle. Elle l'entoure de ses bras, aussi longtemps que ses mains ne sont pas encore liées.

Mais on l'attache au poteau. Elle s'écrie encore d'une voix forte: «Jésus!», assure qu'elle n'est pas une hérétique, que tout ce qu'elle a fait lui a été inspiré de Dieu, que ses voix ne l'ont pas trompée. Le feu a été allumé et déjà les flammes s'élèvent bien haut. Au milieu de la fumée qui l'étouffe, on entend Jeanne murmurer encore une fois le nom de «Jésus», puis elle laisse tomber la tête et rend son âme à Dieu.

Une Sainte avait fini de souffrir. Sur l'ordre du Cardinal anglais de Winchester, les restes de son corps furent jetés à la Seine «afin que personne ne pût en user pour sorcellerie ou mauvais emploi».

Ainsi rien ne resta du corps de Jeanne, mais ce qui demeure d'elle, c'est le souvenir de son cœur généreux et son grand nom, souvenir vivant et fécond qui, depuis sa mort, grandit sans cesse, trésor incomparable que la France garde fidèlement. Pure jeune fille élue de Dieu, vaillante et énergique patriote, touchante et noble martyre, telle Jeanne apparaît dans le Panthéon des héros français, personnifiant l'âme de la France aux époques de détresse.

Aujourd'hui les grands de son époque gisent à plat sur le sol; qu'ils nous paraissent misérables à côté d'elle, le roi si faible, la cour pleine d'intrigues, l'évêque sans conscience, les hommes d'Église pédants et sans âmes, les Anglais sans pitié et sans cœur!

Élevée au-dessus de son temps, au-dessus de son peuple, Jeanne offre à tous les hommes la leçon de sa vie et de sa mort, la leçon de sa vaillance et de son sacrifice.

Vingt-quatre années après sa mort, l'honneur et le nom de Jeanne furent réhabilités. Charles VII avait recouvré son royaume. De valeureux capitaines, la plupart anciens compagnons de Jeanne, avaient repris l'offensive contre les Anglais. Presque sans sang versé, les bonnes villes de France furent gagnées à la cause de Charles. Les Anglais, menacés à leur tour par la guerre civile, avaient assez à faire chez eux. Charles était victorieux, mais il restait une tache sur son honneur. Il devait sa couronne et sa victoire à une jeune fille condamnée comme hérétique. Tant que l'honneur de Jeanne ne serait pas lavé, le sien, non plus, ne serait pas blanc. Aussi la Cour de France poursuivit-elle activement auprès du Pape la révision du procès de 1431. Après bien des difficultés, cette révision fut obtenue en 1455. La mère de Jeanne, qui vivait encore, et son frère se présentèrent solennellement en l'église Notre-Dame de Paris pour demander la reprise du procès. Le jugement de 1431 fut cassé, et Jeanne reconnue comme bonne catholique. Son honneur et celui du roi étaient saufs.

Le peuple n'avait cessé de la vénérer, malgré sa condamnation. Dans la suite, plus l'âme nationale grandit en France, plus on reconnut le patriotisme de Jeanne. Celle qui avait sauvé son pays en grand péril, la vaillante et noble bergère, devint peu à peu la grande héroïne nationale. Et même aujourd'hui, à côté de Jeanne la Patriote a pris place Sainte Jeanne d'Arc, car en 1909, Jeanne fut déclarée bienheureuse, et élevée sur les autels en 1920.

De tous temps Orléans a fêté par de belles cérémonies et de grands cortèges l'anniversaire de sa délivrance. Maintenant, le 8 mai, jour de la délivrance d'Orléans, qui est devenu Fête Nationale, la France patriote et la France chrétienne s'unissent dans le même amour et la même vénération pour célébrer le souvenir de l'immortelle Jeanne d'Arc.

JEANNE D'ARC

3] **plus de 80 ans** više od 80 godina; t. zv. Stogodišnji rat (la Guerre de Cent ans) započinje 1339; u tom je ratu Eduard III engleski upao u Francusku

droit, *m.* pravo, zahtjev; god. 1328 umro je Karlo VI, posljednji muški potomak Kapetovića; njegova sestra Izabela udala se za engleskog kralja Eduarda II, a njihov sin Eduard III zahtijevao je francusko prijestolje; francuski dostojanstvenici su izjavili da se francuska kruna ne može prenijeti na ženu (Izabelu) i tako je ne može naslijediti njen sin; odredili su zato Filipa VI od Valoisa za kralja, koji je pripadao mlađoj lozi Kapetovića*

remporter des succès polučiti uspjehe

majeur, e veći (vidi kartu)

Dauphin, *m.* naziv francuskih prijestolonasljednika (od 1349); Dauphin Charles bio je pravedan kralj, ali u sjev. Francuskoj i Guyenne, krajevima koje su zaposjeli Englezi, smatran je za kralja Henrik VI Engleski; bio je još dijete i regenstvo je imao Vojvoda od Bedforda

sacrer roi pomazati za kralja

on s'imagine može se zamisliti

une suprême attaque konačni (završni) napadaj

Lorraine, *f.* Lotaringija

châtellenie, *f.* gospoštija

Sire, *m.* gospodar (dvorca), vlastelin; danas se ovako oslovljuju kraljevi

fille des champs, *f.* seosko djevojče

bien fait, e dobro razvijen

Roi des Cieux, *m.* Svevišnji

Messire, *m.* gospodin; ovako su se oslovljavali isprva samo plemići, a tada je ovaj naslov prešao i na predstavnike viših građanskih zvanja (liječnici, odvjetnici i dr.); danas se više ne upotrebljava

Mi-Carême, *f.* četvrtak treće nedjelje u postu, posno vrijeme, korizma

rapiécer pokrpati

éclater de rire prasnuti u smijeh

allons! dosta! u redu!

il fit reče

qu'on ramène neka se odvede (kući)

tout étrange qu'elle parût iako mu se učinila čudnom

4] **Meuse,** *f.* rijeka na sjeveroistoku Francuske

Pater, *m.* Pater noster (Očenaš)

Avé, *m.* Ave Maria (Zdravo Marijo)

Credo, *m.* Vjerovanje

Angélus, *m.* Pozdravljenje; sonner l'Angélus, zvoniti na Pozdravljenje

Seigneur, *m.* Gospod

remonter vratiti se (natrag)

groseillier, *m.* ribizla (grm)

le dimanche de Laetare četvrta nedjeija u korizmi

ils y faisaient . . . »leurs fontaines« tamo su slavili svečanost zdenaca

il ne manquait pas de gens pour bilo je još ljudi

pré communal, *m.* općinska livada

faire un bon tour napraviti zgodnu šalu

aux bons tours à faire psine koje bi mogli praviti

les banalités de la vie journalière sitničave stvari svagdašnjeg života

5] **les Flandres,** *f. pl.* Flandrija

moines mendiants, *m.* prosjački redovi (franjevci, dominikanci)

vivante gazette, *f.* žive novine

6] **Azincourt** mjesto u Pikardiji; bitka kod Azincourta bila je 1415; francuska je vojska brojila oko 40 do 50 hiljada vojnika, engleska oko 13 hiljada, a ipak su Englezi pobijedili

là-bas tamo

archer, *m.* strijelac (lukom)

égorger zadaviti, umoriti; Jean sans Peur, burgundski vojvoda bio je ubijen prilikom sastanka sa Dauphinom od njegovih ljudi; stoga je njegov sin Filip Dobri prešao na stranu Dau-

---

*

Filip Hrabri
- Filip IV Lijepi
  - Ljudevit X, Filip V, Karlo IV, Izabela
    - Eduard III (son of Izabela)
- Karlo Valois
  - Filip VI

phinovih protivnika; ova zgoda nikad nije posve osvijetljena
Charles VI (1380—1422)
méchant, e zao, zloban: kraljica Isabeau, bavarska princesa, postala je s 15 godina francuskom kraljicom; bila je samovoljna i bezočna te je mnogo štete nanijela Francuskoj
reconnaître roi priznati nekoga kraljem
Armagnac vođa stranke Ljudevita Orleanskoga brata kralja Karla VI; kada su Burgunđani dali umoriti Ljudevita Orleanskog buknuo je građanski rat između pristaša vojvode Orleanskog (nazivali su se Armagnacs po svom vođi) i Burgunđana
les humbles mali ljudi, priprost i siromašan svijet
7] brigand, m. drumski razbojnik
c'était tout un bilo je jedno te isto
ils venait y faire došli su onamo da
Goddam (čit. godō ili godā) m. Proklet bio! (engleska psovka)
»gentil Dauphin« mili Dauphin (tako ga je nazvala Jeanne)
les Français n'obéissent qu'au roi de chez eux Francuzi slušaju samo svoga (domaćeg) kralja
8] dans les campagnes po selima; u čitavom okolišu
Saint Michel Sv. Mihajlo; Mont Saint Michel mali utvrđeni je otok nasuprot normandijske obale; osobito hrabro odbio je navalu Engleza, te ga nisu mogli osvojiti; stoga je sv. Mihajlo bio osobito poštivan kao zaštitnik
Sainte Catherine Sv. Katarina (aleksandrijska), zaštitnica mladih djevojaka
on ne tarissait pas sur leurs miracles nije se moglo dosta naričati o njihovim čudesima
aller trouver potražiti
9] elle finit par toucher uspjelo joj je ganuti, dirnuti
Pucelle, f. Djevica
se faire de plus en plus pressant postajala je sve jača
Orléans leži na najsjevernijoj tački Loire, važno strategijsko mjesto (vidi kartu)
elle était des plus extraordinaires bila je posve neobično čeljade
s'insinuer uvlačiti se
qu'il fallait mettre le diable hors de cause da tu đavo nema nikakvog posla
entendement, m. sporazum
bergerette, f. pastirica
10] se mettre en route krenuti na put
de nuit noću
chemin de traverse poprečni put, prečac
sans encombre nesmetano
à l'abri postrance, u zatišju
11] clerc (čit. kler), m. svećenik
seigneur, m. ovdje: veliki (feudalni) gospodin
à longues pointes recourbées dugačkih zavrnutih šiljaka
quitter ovdje: odložiti, skinuti
cornet, m. šiljata kapa

courtisan, m. dvorjanin
donner audience à qn primiti nekoga
les paysans de chez elle seljaci iz njenog kraja
à vrai dire zapravo
12] souffreteux, se boležljiv
Cresus (čit. Krezüs) Krezo, lidijski kralj poznat radi svoga bogatstva
la bourse est plate nema novaca, prazna je novčarka
fief, m. feud, leno
manquer à qch. izostati
à certains égards u neku ruku
condition, f. položaj (društveni)
tout d'abord najprije
malin, m. nečastivi
concile, m. crkveni sabor, koncil
droit civil, m. građansko pravo
droit canon, m. kanonsko pravo; staro crkveno pravo služilo je ne samo za crkvene stvari, nego je zadiralo i u današnje građansko pravo kao na pr. u pitanjima bračnog ili kaznenog prava
ils furent préposés à cet examen biti opunomoćeni
s'acquitter de qch. izvršiti neku zadaću
à fond temeljito
13] tout bien sama dobrota
rendre justice à pravedno postupati;
tout en rendant justice premda je priznavala (davala zadovoljštinu)
prudent, e oprezan
Limousin, m. čovjek iz Limousina (stara pokrajina francuska; glavni grad Limoges)
accent de terroir, m. dijalektalan prizvuk, domaći način govora
inspiration d'En Haut, f. nadahnuće s neba
avoir en horreur mrziti, ne trpjeti, zazirati
palabre, f. dugi govori i pregovaranja
concevoir zamisliti
devise, f. geslo
au surplus (čit. sürplüs) šta više
prompt, e à dosjetljiv
d'instinct po nagonu, instinktivno
14] de même isto tako
dès l'abord od početka
vivres, m. pl. živežne namirnice
qu'il était seul à connaître koju on sam poznaje
femme de mauvaise vie žena rđavog vladanja
le plat de l'épée pljoština mača
ils sortent à sa rencontre izađu joj ususret
bastille, f. utvrda
frappé de stupeur snebivajući se od čuda, zabezeknut
si bien que i tako
sans coup férir »bez ijednog udarca«, t. j. ne izvadivši mač iz korica, bez borbe
monter un cheval jahati
16] face. f. ovdje: strana stijega
Sauveur, m. Spasitelj
Bâtard Bastard, kopile; Karlov brat Ljudevit Orleanski imao je jednog nezakonitog sina kojeg su nazivali »Bastard Orleanski«; on je ruko-

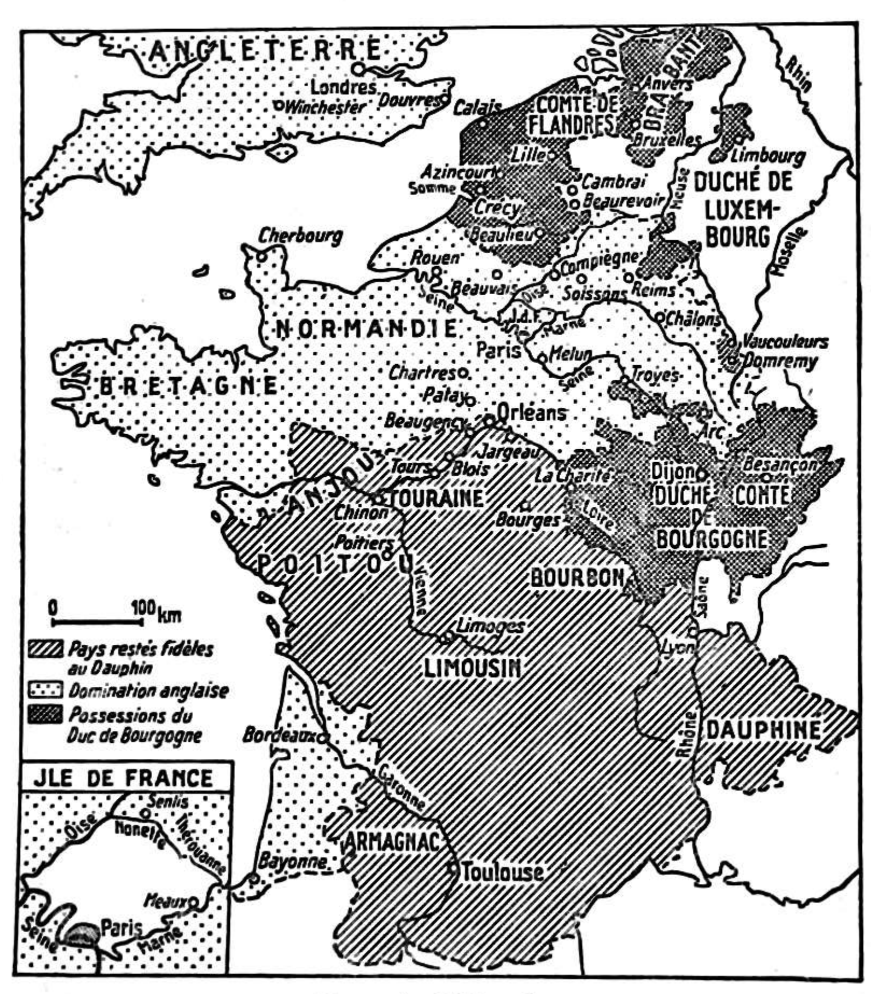
vodio obranom grada i bio poznat kao jedan od najvećih vojskovođa svoga doba
Pierre et Jean d'Arc njen otac poslao joj je u pomoć svoja dva sina
acclamer qn klicati nekome
monter la garde stražiti
à bride abattue pustivši uzde, u propanj
17] arbalète, f. luk pričvršćen na motku (ima i kovanica »samostrijel«)
coulevrine, f. (prema: couleuvre, zmija) poljski top (arch.)
escalader popeti se (jurišnim ljestvama), zauzeti na juriš
18] devenir sans objet postati bespredmetan
vireton, m. strelica
à l'écart po strani
qu'importe šta mari
à toute volée svom jačinom
Te Deum laudamus (lat.) Tebe Boga hvalimo; pjesma zahvalnica
Noël (čit. noel) u prijašnje vrijeme poklik veselja, nešto kao »živio!«
il est besoin treba
non point nimalo
bien à tort posve krivo
porte-bonheur, m. srećonoša, amajlija
amener ovdje: povući
20] en amont uz rijeku, nad
en aval niz rijeku, ispod
Meung (čit. mõn) grad između Orléansa i Beaugencya
sa bravour était l'ouvriere de la victoire njena je hrabrost pobijedila
grief (čit. grijef), grièvo (grijev) tvrd, težak
sus (čit. süs) naprijed
Messire ovdje: Gospod, Bog
ayez bon coeur samo srčano!
Crécy, Poitiers, Azincourt u bici kod Crécya god. 1346 pobijedio je Eduard III Engleski Filipa VI francuskog kralja; kod Poitiersa je princ od Walesa god. 1356 porazio Francuze i zarobio kralja Ivana Dobrog (Jean le Bon)
bataille rangée, f. bitka na bojnome polju, u bojnim redovima (rangs)
se créer nastati
elle se soraient posées one bi se postavile
que ovdje: premda
elle naquit passé déf. od naître
profiter à qn koristiti kome
21] marque d'honneur, f. odlikovanje
elle était bien fille bila je pravo djevojče
homme de qualité, m. plemić
apogée, m. vrhunac
bonne grâce, f. ljupkost
prêter le serment prisegnuti
oindre pomazati; part. passé oint, e
pair, m. visoki plemić
huque, f. dugački kaput (arch.)
rite, m. obred
par la grâce de Dieu po milosti Božjoj
23] croire possible smatrati mogućim
nombre mnogo
prendre congé oprostiti se

exemption de l'impôt, m. oslobođenje od poreza
aller de l'avant hrabro ići naprijed
un à un jedan iz drugog
le diable s'était logé đavao se bio ugnijezdio
24] la France anglaise francuski krajevi u engleskim rukama
battre le fer kovati željezo
la politique de Bourgogne politika burgundske stranke; ova je stranka predlagala »burgundski mir«, t. j. izmirenje s burgundskom kućom, no Filip Burgundski nije htio priznati francuskoga kralja Karla VII svojim feudalnim gospodarom (suverenom), nego je pomišljao na stvaranje samostalne države
avoir le dessus pobijediti nadjačati
rouerie (čit. ruri) f. pl. prevejanost, spletkarenje
la paix au bout de la lance »mir na vršku koplja«, t. j. mir izvojšten silom oružja
plus d'Anglais nema više Engleza
désaveu, m. odricanje, protivljenje
petit à petit malo po malo
mettre à l'écart maknuti na stranu
escarmoucher čarkati
26] de même que iako
Ile-de-France kraj oko Pariza; nekad pokrajina nalik na otok, jer ju omeđuju brojne rijeke (Seine, Oise, Marne, Nonette, Thérouanne)
de son propre chef na svoju ruku
se faire plus étroit užim postati
Cambrésis, m. stara grofovija u današnjem Sjevernom departmanu (Dép. du Nord)
compatissant, e suosjećajući
théatre de la guerre, m. bojno polje
27] mortel ennemi smrtni neprijatelj
ils étaient bien pres de réussir gotovo su uspjeli
de fait (čit. fet) zaista
tirer vengence de osvetiti se na nekomu
de bon gré rado
rustre, m. klipan
28] en secret potajno
prendre conseil savjetovati se
réprouvé, m. prokletnik
sentir le fagot biti sumnjiv zbog krivovjerstva
instruire un procès zapodjeti proces
acquis aux Anglais privržen Englezima
29] s'acharner contre bjesomučno progoniti
bon sens (čit. sãs), m. zdrav razum
d'avance unaprijed
de suite neprestano
s'altérer pogoršati se
se rendre predati se
de tout l'opiniâtreté sa svom tvrdoglavošću
tour à tour naizmjence
30] venir à bout de doći do cilja
prêcher qn opomenuti
s'élever contre podići se protiv
31] quand même unatoč
du coup odmah

relaps, e (čit. r'laps) koji je okorio u grijehu
cahoter tresti
en public javno
apostat, e koji se odmetnuo od vjere
Crucifié, *m.* Raspeti
83] **rendre son âme à Dieu** ispustiti dušu
elle avait fini de souffrir prestala je trpjeti, nije više trpjela

Panthéon, *m.* Panteon; hram u Rimu posvećen svim bogovima
Ils gisent à plat sravnjeni su sa zemljom
recouvrer ponovo zadobiti
34] **solennel, le** (čit. solanel) svečan
dans la suite poslije
élever sur les autels proglasiti za sveticu

O p a s k a. — Ovdje nije iscrpljeno značenje pojedinih riječi, a nije uvijek ni spomenuto **glavno** značenje, nego su pojedine riječi ili fraze prevedene s obzirom na tekst u ovoj knjizi. Brojke pred pojedinim riječima označuju stranice teksta.



Francuska 1428 god.